

Mot, regard ou lettre modifiait instantanément les projets de Laurent ou dictait sa conduite future. Jamais il ne se révoltait, jamais il n'essayait même de se soustraire par la ruse à cette volonté occulte qui pesait sur la sienne.

C'est ainsi qu'au plus fort des plaisirs du jeu, de la table, des lieux publics lyonnais où il tentait de s'étourdir, elle lui écrivait brièvement :

"Revenez."

Et il revenait s'enfermer à la Verrerie.

Il avait été question pour lui d'un opulent mariage avec une veuve sentimentale, que l'air fatal et funèbre avait ensorcelée.

Laurent ne l'aimait point, mais sa vanité eût été grandement flattée de cette alliance.

Sabine le fit venir un jour et lui dit avec sécheresse :

— Vous cesserez vos assiduités auprès de Mme Le Hormel. Ce n'est pas la belle-sœur qu'il me faut.

Il cessa de rechercher la jeune veuve.

Lorsque Sabine constata que l'usine s'en allait à la dérive entre les mains incapables de son frère, elle ne se repandit point en reproches et ne jugea pas utile de continuer l'épreuve.

Un matin, il la vit arriver à la Verrerie avec sa femme et des bagages.

— Tu viens passer quelques jours avec moi ? demanda-t-il avec une joie douteuse.

Et, de fait, ils demeuraient assez près l'un de l'autre pour que cette probabilité fût, au moins, singulière.

Elle haussa les épaules

— Je viens prendre ton lieu et place ici, répondit-elle.

— Toi ?

— Moi, ou mon mari, qui arrivera demain : c'est tout comme.

— Mais l'usine...

— L'usine ? tu la gères mal, tu nous ruines. Quitte la direction.

— Ah ! du moins, aurai-je ma liberté ?

— Pour faire quelque imprudence ? Non. La maison est vaste, tu resteras près de nous.

— Mais, Sabine...

— Ce n'est pas que ta présence me soit agréable. Seulement je redoute autant tes accès de gaieté que tes accès de misanthropie, tes excès de confiance que tes rages de solitude. En toi, rien n'est équilibré, je ferai contrepoids.

Laurent, dépouillé de son titre de directeur, dont M. Honoré Tanguin se revêtit sur l'avis de sa femme, demeura quand même à la Verrerie, désœuvré, triste et malade.

Quand la très surprenante invitation de Mme Forster, du Corsier, vint rompre la monotonie de sa vie en y introduisant un élément inattendu d'activité, le jeune homme soumit docilement cette invitation à sa sœur.

— Je crois bon de répondre par une acceptation polie, répondit Sabine avec un sourire plein de sous-entendus.

Le voyage de Corsier fut décidé. Une indisposition de Laurent le retarda néanmoins de quelques semaines, et la seconde lettre de Mme Forster, plus pressante, parvint à la Verrerie au moment même où son second neveu se disposait à en partir pour la rejoindre.

Laurent Forster produisit au Corsier une impression meilleure qu'on n'aurait pu s'y attendre, étant donnée la bizarrerie de son humeur.

Il est vrai d'expliquer que la satisfaction d'échapper pour quelque temps à la domination de Sabine, la distraction du voyage, la beauté du pays, une sorte de soulagement à se trouver dans un milieu absolument étranger aux mauvais souvenirs de sa vie, donnèrent au jeune homme un entraînement habituel, une physionomie moins sombre, et jusqu'à l'apparence d'une santé moins compromise.

Il était, d'ailleurs, de figure régulière et fine, sympathique, et n'avait pas totalement perdu, dans ses douteuses fréquentations lyonnaises, l'élégance naturelle qui frappait autrefois en lui.

Mme Forster lui fit le même accueil qu'elle avait fait à Pascal et qu'elle eût réservé sans doute à toute une série de neveux, s'ils avaient dû se présenter à elle dans les mêmes conditions.

Miss Barbara, par un involontaire retour vers ses premières habitudes, rappela subitement à Pascal, lorsqu'il la vit en face de son cousin, la demoiselle de compagnie sèche et raide d'autrefois, devenue pourtant si gracieuse !

Pascal fut affable et bon, heureux de revoir un parent, bien qu'il éprouvât quelque peine à se souvenir du motif douloureux de leur dernière entrevue.

Familiarisé avec les beautés locales et les aménagements du Corsier, il put à son tour lui en faire les honneurs avec une simplicité qui témoigna grandement en faveur de son bon goût.

Puis, lorsqu'il crut avoir suffisamment montré que ses sentiments personnels envers sa tante n'avaient reçu aucune atteinte du soudain revirement survenu dans ses résolutions, Pascal prit congé d'elle avec le même respect et la même dignité qui plaisaient tant à la vieille dame.

Les adieux qu'il échangea avec miss Barbara furent empreints d'une amitié sincère teintée de réserve de sa part, et d'émotion réprimée de la part de la jeune fille.

Non sans trouble lui-même, il quitta ces lieux charmants où il avait cru planter sa tente, pour reprendre l'existence solitaire que la destinée lui avait faite.

Pour toute compensation à son sacrifice, il emportait la confiance d'avoir bien agi.

La seule personne au Corsier qui le vit s'éloigner avec un secret plaisir fut Laurent, lequel, sans bien analyser ses impressions, se sentait vaguement troublé chaque fois que l'œil profond de son cousin s'arrêtait sur lui.

Après la domination de Sabine, ce que Laurent redoutait le plus au monde, c'était la perspicacité de cet avocat de talent qui ayant tant étudié l'innocence d'Isabelle Morin et qui, n'ayant pu la prouver, la cherchait encore, la cherchait toujours.

Oui, son cousin lui faisait peur.

Il se sentit donc délivré d'un cauchemar pénible lorsque, du ponton de Lausanne, il eut vu Pascal emporté vers Genève par les roues agiles du *Bonivard*.

Si ce n'était pas la sécurité, que depuis cinq ans il ne connaissait plus, du moins était-ce le seulagement.

Miss Barbara fut frappée de l'aspect joyeux de sa physionomie lorsque Laurent reparut au Corsier. La gaieté grimaçait toujours un peu sur ses traits tourmentés ; mais on eût dit, ce jour-là, qu'elle y pouvait plus facilement s'acclimater.

Mme Forster, qui n'était point femme d'imagination, n'avait pas deux manières de procéder avec les deux héritiers qu'elle soumettait à son examen.

De même que Pascal de Guerras avait pu se croire, dès le premier jour, le futur maître du Corsier, de même Laurent fut-il investi de semblables prérogatives.

Seulement, la vieille dame prenait un malicieux plaisir à rappeler à celui-ci que, de rien, elle en voulait faire quelque chose, tandis que la dignité de Pascal ne l'avait jamais autorisé à la moindre allusion de ce genre.

Pour cette âme froide, la question du sentiment n'avait pas grande importance. Bien qu'elle n'éprouvât qu'une médiocre sympathie pour Laurent, il ne lui paraissait pas moins conforme à la justice de lui laisser ses biens et de le faire jouir, en attendant, de la largeur de sa propre existence.

Mme Forster avait rarement plusieurs idées à la fois, et, plus rarement encore, les devait-elle à son initiative. Miss Barbara lui avait indiqué celle-là, c'était bien. Si Pascal n'avait pas fait une sottise, il en eût bénéficié. C'était dommage, mais Laurent portait son nom, et cette circonstance pouvait laisser oublier son manque d'aptitudes dans la direction de ses affaires.

Après tout, le bonheur et la fortune feraient peut-être de ce garçon peu laborieux ce que le travail et la persévérance avait fait de son cousin.